**Nathalie Schaeffer**

**TERUHA**

20 heures 15. Devant un café devenu tiède, Flynn ne lâchait pas du regard la devanture bleu pétrole de la petite librairie située face à lui, de l’autre côté de la rue. Ici à Aberdeen, dans ce pub miteux de la rue des Docks, il était fermement décidé à faire toute la lumière sur la double vie que menait sa femme depuis des mois.

Barbara rentrait de plus en plus tard, invoquant souvent un client exigeant de dernière minute, une livraison tardive, une commande à stocker en urgence... Cette fois, elle ne le prendrait plus jamais pour un imbécile. Jamais.

Le dernier client du jour, un vieil homme en costume élégant, sortit de la librairie en dépliant son parapluie et salua Barbara d’un large sourire poli. « Si je dois rivaliser avec l’inspecteur Derrick maintenant, je ne sais pas où on va ! » pesta Flynn.

Barbara sortit quelques minutes plus tard en courant, quelques dossiers sous le bras, le parapluie à la main. « Pas besoin de courir, chérie, je ne suis pas à la maison… à moins que tu ne partes retrouver un autre que moi ? Oui, à l’évidence… » Flynn fulminait.

Il attendit encore quelques minutes devant le café froid qu’il n’avait pas l’intention de boire, mis quelques pièces sur la table en guise de pourboire et sortit sous des trombes d’eau. Il n’eût aucune hésitation en sortant de sa poche le double des clés de la librairie de sa femme : il savait que le dénouement était tout proche et avait bien l’intention de lui faire passer un sale quart d’heure en rentrant à la maison. Preuves à l’appui.

Ayant pris le temps de s’offrir une lampe torche dernier cri (après tout, il travaillait dur, *lui*, il pouvait se faire plaisir de temps à autre) il s’approcha du bureau de sa femme et commença à fouiller tous les tiroirs les uns après les autres. Il lui fallait toutefois être prudent et ne rien déplacer au cas où il ne trouve rien ce soir. Sa concentration était maximale.

Dans le premier tiroir gisaient une dizaine de factures, une boîte de trombones, une petite clé tout au fond et quelques enveloppes.

Dans le second tiroir, une montagne de bons de réservation : à l’évidence, la librairie comme la libraire se portaient à merveille en ce moment…

Le dernier tiroir, récalcitrant, ne céda à aucun de ses assauts, ce qui eût le don de le mettre dans une rage folle. Reprenant lentement sa respiration et sa concentration, Flynn se posa un instant. Il se souvint de la petite clé trouvée dans le premier tiroir, tout au fond près de la boîte de trombones.

Sous le tour de clé, le tiroir céda enfin. Flynn fit un bond de deux mètres en arrière et se cogna contre un pied de lampe. Il eût un mal de chien à étouffer son cri. Un petit doigt gisait là, au fond du tiroir, emballé dans un film plastique. Il n’arrivait pas à le croire.

Au même moment, la lumière du couloir s’alluma, et Flynn entendit deux femmes parler dans l’entrée. Pris de panique, il ferma immédiatement le tiroir, éteint sa lampe torche et tenta de respirer lentement pour faire baisser son rythme cardiaque.

* « Je suis sûre qu’il est déjà là ! »
* « Tu rigoles ? Déjà ? On va s’amuser, alors ! »
* « Viens dans le bureau ! »

Les deux femmes entrèrent dans le bureau dans un grand éclat de rire. Barbara appela son mari :

* « Flynn ? Flynn, chéri ? Cesse donc de te cacher sous le bureau et viens prendre un verre avec nous enfin ! »

Flynn, dont le cœur menaçait d’exploser, reconnut immédiatement la voix de sa femme. Comment était-il possible qu’elle sache ?!

Honteux et maladroit, Flynn, dont les joues étaient en feu, sortit de sa cachette. Il manqua une fois de plus de tomber à la renverse en reconnaissant… Morna, l’une de ses maîtresses, aux côtés de sa femme.

* « Surprise ! » dirent-elles en chœur, en éclatant de rire.
* « Je… je ne comprends pas, qu’est-ce que… ? »

Morna fit un pas vers lui, tandis qu’il tentait désespérément de trouver une issue de secours qu’il savait inexistante.

* « Tu n’es qu’un très, très vilain menteur, Monsieur Flynn ! » lui dit-elle, les sourcils faussement froncés, en faisant une moue d’enfant boudeuse. Dans cette lumière diffuse, avec ses longs cheveux roux qui tombaient en cascade sur son pull rouge, elle lui faisait penser à une sorcière écossaise.
* « Tu nous as joué un sale tour à toutes les deux ! » ajouta Barbara. Elle poursuivit : « Savais-tu que Morna est l’une de mes plus fidèles clientes ? Une cliente, mais surtout une amie ! C’est donc tout naturellement que nous avons commencé à parler de nos vies, elle et moi. De tes soupçons permanents, notamment. Morna m’a parlé à son tour de l’homme marié avec lequel elle avait une liaison depuis quelques mois. Un certain Flynn. Un homme pas très futé, très méfiant, qui pensait que sa femme avait une liaison… Je te laisse imaginer la suite ! »

Flynn écoutait son récit complètement livide. Entre le petit doigt qui lui avait donné la nausée quelques minutes auparavant et cette visite surprise de sa femme et de sa maîtresse qui avaient tout découvert… C’était décidément une horrible journée.

Il osa tout de même un timide et anxieux :

* « L’une d’entre vous peut-elle me dire ce que fait un … un petit doigt, là, dans le tiroir du bas ? »

Les deux femmes, visiblement très complices, partirent dans un franc éclat de rire, laissant Flynn complètement hagard.

* « Suis-nous et tu sauras ! » lui lança Barbara comme on lance un défi.

Flynn suivit les deux femmes à l’étage, dans cet escalier sombre, grinçant et poussiéreux qu’il avait toujours détesté. D’une manière générale, le fait que sa femme s’épanouisse ailleurs que derrière les fourneaux l’avait toujours rendu malade.

Arrivées devant la petite chambre qui servait d’entrepôt à Barbara, les deux femmes s’arrêtèrent devant la porte. Telle une Madame Loyale surexcitée, Morna ouvrit la porte en simulant quelques pas de danse. Dans la pénombre, Flynn ne put distinguer qu’un grand coffre en bois au fond de la pièce.

* « Que vois-tu ? » lui demande Morna en regardant sa complice du coin de l’œil.
* « Euh… je ne vois pas grand-chose... Un coffre, peut-être ? »
* « Perdu ! Il a perdu, Morna… Je vais chercher le whisky et trois verres ! » répondit Barbara.

Flynn aurait voulu les envoyer balader, là, toutes les deux, pour qu’elles arrêtent de piailler… Mais sa curiosité avait toujours été la plus forte… alors il se tut, et attendit la suite.

Morna lui demanda d’entrer dans la pièce et de s’asseoir par terre, près du coffre, tandis que Barbara remontait lentement l’escalier, la bouteille de whisky dans une main et les trois verres habilement coincés dans l’autre.

En s’asseyant par terre à son tour dans cette petite pièce, Barbara commença à lui conter une étrange histoire.

* « Connais-tu *Le Journal de Teruha* ? Non, suis-je bête, tu ne t’es jamais intéressé à la littérature mon chéri ! C’est dommage ! Teruha est une femme japonaise qui fut vendue par son père à l’âge de 12 ans pour devenir geisha. Après avoir connu les pires horreurs dans cette maison, étant à la merci de tous les hommes qui y passaient la nuit, Teruha rencontre enfin l’amour en la personne de Sobe et… »

Flynn, passablement excédé par ce récit ennuyeux dont il se fichait complètement, coupa brutalement la parole à sa femme :

* « Bon Dieu, vas-tu enfin me dire ce qu’on fout ici ?! »

Barbara reprit calmement, mais fermement :

* « Sois patient. Je disais donc : Teruha rencontre enfin l’homme de sa vie, qui découvre qu’elle a connu d’autres hommes avant lui et qui refuse donc de l’épouser. Et sais-tu ce qu’elle décide de faire pour lui prouver à quel point elle l’aime ? Allez… donne une réponse ! N’importe laquelle ! »
* « Elle se coupe le petit doigt ! » hurla Morna, avant de s’interrompre, un peu honteuse, et de s’excuser auprès de sa complice pour avoir balancé la bonne réponse avant que Flynn ne puisse tenter d’en donner une.

Flynn, qui n’avait pourtant jamais été très intuitif, commençait à entrevoir dans le regard de sa femme et dans celui de sa maîtresse une lueur plus qu’inquiétante.

* « Allez, maintenant que tu connais la réponse, on peut bien boire un verre… »

Barbara lui servit un verre bien plein, et fit de même pour sa complice et pour elle-même.

Morna lui ordonna de boire, Flynn s’exécuta finalement, sentant que le dénouement – pas celui qu’il attendait, certes, mais un dénouement – était proche. Morna lui montra le coffre et lui demanda :

* « Tu aimes ta femme, Flynn ? »

Flynn ne répondit pas. Il avait en tête la trentaine de maîtresses qu’il avait eues ces dernières années, femmes de passage ou maîtresses permanentes. Il savait qu’aucune réponse ne pourrait satisfaire ces deux folles qui le prenaient pour leur jouet.

* « Barbara attend ta réponse. » ajouta-t-elle agacée.
* « Oui, bien sûr que oui ! Vous allez arrêter ça maintenant ?! » hurla Flynn, qui n’en pouvait plus de leur petit jeu infernal.
* « Prouve-le, comme l’a fait Teruha ! Ce n’est qu’un petit doigt, après tout, tu n’en mourras pas. » lui dit Morna en sortant un petit couteau suisse de sa poche.

Flynn venait enfin de comprendre ce que faisait le petit doigt emballé dans le film plastique qu’il avait trouvé dans le tiroir du bas. Il se raidit sur place pensant immédiatement aux solutions qui se présentaient à lui pour sortir au plus vite du cauchemar dans lequel il avait mis les pieds. Il n’en trouva qu’une seule : courir et appeler à l’aide. Après tout, les alcooliques du pub d’en face pourraient, avec un peu de chance, lui donner un coup de main…

Il fut interrompu dans ses pensées par le ton ferme que prit tout à coup Barbara en s’adressant à lui.

* « Flynn, mon cher mari. Est-ce si difficile de me prouver ton amour, dis ?! Un petit doigt, ce n’est pas la mer à boire, mince alors. Veux-tu savoir ce qui est arrivé au mari de Morna ? Lui aussi avait beaucoup de maîtresses, tu sais. Il n’a pas voulu lui prouver à quel point il l’aimait au moment où elle le lui a demandé, malheureusement. Je suis sûre qu’il a beaucoup regretté sa décision, d’ailleurs… »

Dans un sourire atrocement déformé, Morna ouvrit alors le lourd coffre en bois. Flynn hurla de terreur devant ce qu’il y vit : le cadavre d’un homme à moitié décomposé, emballé dans un film plastique alimentaire, la mâchoire et les yeux grands ouverts.

Titubant d’effroi, il tenta de se mettre sur ses deux jambes et de courir le plus vite qu’il put avant de sentir une pointe aiguisée se planter violemment dans sa nuque. Sentant ses genoux tomber lourdement sur le parquet, il entendit au loin les dernières paroles que prononça sa femme :

* « C’est toujours la même histoire ! Je ne comprendrai jamais pourquoi une femme est capable de faire ça pour un homme et jamais l’inverse ! »